



**Femme-chamane entre ‘*tsaddik*’ et ‘*quimboiseuse*’ :  
l’interface anthropoétique dans l’œuvre schwarz-bartienne  
(cycle antillais / ashkénaze)<sup>1</sup>**

**Between ‘*tsaddik*’ and ‘*quimboiseuse*’: The Anthropoetic  
Interface in the Schwarz-Bart Novels**

**Mulher-xamã entre *tsaddik* e *quimboiseuse*:  
a interface antro-poética na obra schwarz-bartiana  
(ciclo antilhano/asquenazista)**

Kathleen Gyssels<sup>2</sup>

Antwerp University, Institute of Jewish Studies, Antwerp / Belgium

kathleen.gyssels@uantwerpen.be

<https://orcid.org/0000-0003-2951-872X>

**Résumé :** Dans les romans d’André (1928-2006) et de Simone Schwarz-Bart (1938), on ne peut passer à côté de la forte imprégnation d’éléments anthropologiques : les rites de la naissance et de la mort, le « baptême » par des noms et surnoms, les élections de figures de guérisseur et de guide spirituel, etc. De surcroît, il frappe qu’une réversibilité se manifeste entre le milieu diasporique noir (antillais) et juif (ashkénaze). L’interface

---

<sup>1</sup> Cet article est résultat de deux communications présentées à l’École Normale Supérieure, à Paris : « *L’approche anthropologique d’André Schwarz-Bart* », le 8 mars 2019 et « *Entre fusion et confusion : l’écriture associative et l’œuvre participative chez les Schwarz-Bart* », le 3 décembre 2019.

<sup>2</sup> Description académique. Professor of Francophone Postcolonial Literature and Culture at Antwerp University, and member of the Institute of Jewish Studies. She is also on the board of the “Society for Caribbean Studies” and of several international peer reviewed journals in Caribbean literatures and postcolonial studies.

anthropoétique est ici illustrée comme preuve manifeste d'universaux, au-delà des distances socio-culturelles et ethno-religieuses. Comme je l'ai montré dans *Marrane et Marronne : la coécriture réversible d'André et Simone Schwarz-Bart* (GYSSSELS, 2014), l'identité marrane ou crypto-juive (au sens de non pratiquant, non religieux, convertie), la réversibilité joue pleinement dans la sphère magico-religieuse de l'une et l'autre communauté diasporique.

**Mots-clés :** anthropoétique; diaspora; Schwarz-Bart; vaudou; hassidisme; réversibilité.; identité marrane, coécriture.

**Abstract:** In the novels of both André (1928-2006) and Simone Schwarz-Bart (1938), the anthropological elements are tantamount: from rites of passage (from birth to death), from the rites of naming to the election of spiritual guide and healer, etc. Moreover, between the Black (Antillean) and Jewish (Ashkenaze) diasporic world, a reversibility is at play. The anthropoetic interface clearly manifests the presence of universal motifs, beyond the socio-cultural and ethno-religious divergences. As I have maintained in *Marrane et Marronne: la coécriture réversible d'André et Simone Schwarz-Bart* (GYSSSELS, 2014), the crypto-Jewish identity (« marrane », in the sense of being a non-religious Jew, a converted Jew) is linked to the practice of marooning in Afro-Caribbean culture in the sense that the latter is equally marked by acculturation and resistance towards European oppression. Reversibility is consequently plainly illustrated through the magico-religious sphere in both diasporic communities.

**Keywords:** anthropoetics; diaspora; Schwarz-Bart; hassidism; reversibility; marrane identity; cowering.

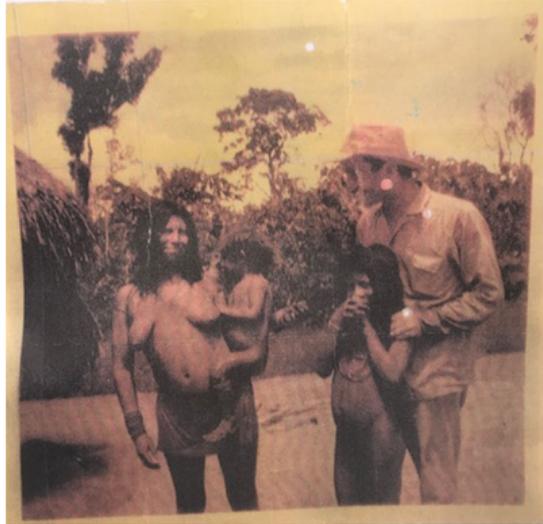
**Resumo:** Nos romances de André (1928-2006) e Simone Schwarz-Bart (1938), é impossível não notar a forte impregnação de elementos antropológicos: os ritos de nascimento e de morte, o “batismo” para nomes e sobrenomes, as eleições para curandeiros e guias espirituais, etc. Além disso, nota-se um manifesto reversível entre o meio diaspórico negro (antilhano) e judeu (asquenazista). A interface antropoética é aqui ilustrada como prova evidente de universais ultrapassando, assim, distanciamentos socioculturais e etno-religiosos. Como já mostrei em *Marrane et Marronne: la coécriture réversible d'André et Simone Schwarz-Bart* (GYSSSELS, 2014), na identidade *marrane* ou criptojudia (no sentido de não praticante, não religiosa, convertida), a reversibilidade atua plenamente na esfera mágico-religiosa e em ambas as comunidades diaspóricas.

**Palavras-chave:** antro-poética; diáspora; Schwarz-Bart; hassidismo; reversibilidade, identidade *marrane*; co-escritura.

*« Le nègre n'est pas une statue de sel  
que dissolvent les pluies »*

(Schwarz-Bart, A., 1972, p. 48).

FIGURE I – André Schwarz-Bart avec des Galibi  
(avec permission de madame Schwarz-Bart)



Guyane, 1963, séjour chez Serge Patient.

Empruntant le terme « anthropoétique » à Soline de Laveleye (2011), je démontrerai comment les romans schwarz-bartiens répondent à une double démarche : celle de représenter l'univers d'origine, la communauté juive des pays de l'Est, et celui d'adoption, la communauté antillaise de la Caraïbe francophone. En effet, André Schwarz-Bart entrechevêtre dans son œuvre les aléas des univers diasporiques juif et noir, entremêlant la migration juive et celle des Afro-Caribéens et Guyanais, toutes deux transcontinentales et millénaires. Il cherche à capter le sens de l'existence et à exprimer cette quête identitaire en termes poétiques, tout en privilégiant dès son deuxième roman et en transposant sur l'univers de la Plantation que dépeint Simone Schwarz-Bart, les systèmes religieux que développent l'une et l'autre communauté d'opprimés. Il s'agit d'opérer ainsi un double renversement de perspective : diasporiques, les fictions de marranes décalent la focale sur le personnage féminin

qui paraît de ce fait comme un *tsaddik* ou Juste féminin (GYSSELS, 2012). Traitant de la Shoah et de l'esclavage, Schwarz-Bart s'allie avec son épouse Simone à briser le silence de plomb autour des tabous qui verrouillent la parole : le viol, le suicide. Par conséquent, Télumée ressemble à un *tsaddik* ou Juste ou lamed-vov au féminin, tant l'auteur était enclin à reverser la dominance masculine qui restait de taille dans son milieu d'origine, les Hassidim des Sthetl de l'Europe de l'Est. Co-auteur de sa femme, il pouvait développer l'intersectionnalité bien avant que ce concept ne soit théorisé par Crenshaw (1991).

## 1 Télescopes

Face aux deux chapitres sombres de l'Histoire française, plus largement européenne, séparés *grosso modo* d'un siècle, l'abolition de l'esclavage ayant lieu en 1848, l'après-Shoah marquant le début, vers 1948, d'une littérature post-mémorielle (HIRSCH, 2015), André Schwarz-Bart a conçu un cycle romanesque où diasporas noire et juive se croiseraient, à travers une triple interface : des télescopes spatio-temporels (Matouba, début XX<sup>ème</sup> siècle en Guadeloupe et Massada, dans l'histoire juive ancienne) ;<sup>3</sup> couples mixtes (tantôt noire et juif : Mariotte et Moritz Lévy ; tantôt Noire et Blanc : Mariotte et La Commune, un ex-bagnard qui disparaît vite de l'intrigue romanesque ; tantôt encore Antillaise et Africain : Mariotte et le Sénégalais vaguement mentionné dans *Un plat de porc aux bananes vertes*).

Dans l'optique multiculturelle et interconfessionnelle, l'auteur André Schwarz-Bart opère un double renversement de perspective : les rôles prédominants masculins (*tsaddik*) sont accordés à des femmes dans l'univers de la Plantation ; les romans écrits par son épouse privilégient les femmes comme protagonistes dans un rapport spéculaire aux « héros » du premier roman, *Le Dernier des Justes* (SCHWARZ-BART, A., 1959). Dans les rituels comme dans les faits et gestes des protagonistes, tantôt noir, tantôt juif, une réversibilité entre les deux univers à première vue incomparables, s'impose. Les fictions romanesques sont d'ailleurs aussi des ethnofictions (selon le concept de Tobie Nathan [2012] qu'André Schwarz-Bart admira) : le romancier se trouvant au carrefour de plusieurs cultures, il sait prodiguer

<sup>3</sup> Comme je l'ai souligné dans mon essai « *Marrane et marronne : La co-écriture réversible d'André et de Simone Schwarz-Bart* » (GYSSELS, 2014).

à son récit des accents interdisciplinaires. Par exemple, *Le Dernier des Justes* (SCHWARZ-BART, A., 1959) relève non seulement de plusieurs traditions littéraires, mais il illustre le milieu hassidique dans la Zone de peuplement, de la même façon que *Pluie et vent sur Télumée Miracle* (SCHWARZ-BART, S., 1972) nous documente sur le milieu afro-caribéen au moment des Plantations. Lorsqu'on approche ces deux mondes avec une loupe anthropologique, on ne peut manquer de voir que certains rites et coutumes, mythes et archétypes sont comme les deux faces réversibles d'une même interrogation de l'individu et de la collectivité sur les parcours et les cycles de vie. Tout en respectant les différences, nombreuses et significatives, j'illustre l'interface anthropoétique de l'oeuvre qui *mé-tisse* les deux univers (concentrationnaire, plantationnaire). Si nos auteurs ne sont pas des professionnels de la branche, André et Simone Schwarz-Bart ont bien su donner un soubassement anthropologique à leurs créations romanesques respectives, avec, nous l'avons dit, l'accent sur André comme maître d'oeuvre. C'est ce qu'ont constaté Roger et Héliane Toumson (1979) dans leur entretien à deux avec les Schwarz-Bart à l'occasion de la sortie de *Pluie et vent sur Télumée Miracle* (SCHWARZ-BART, S., 1972). Les Toumson soulignent l'envergure « encyclopédique » du premier roman de Simone Schwarz-Bart : « [Dans le prologue de *Pluie et vent sur Télumée Miracle*], trois champs de la pensée et de l'activité humaines sont embrassés : le religieux, le politique et l'économique » (TOUMSON, 1979, p. 29).

Dans ce qui suit, j'analyse un nombre de schémas réversibles qui se sont manifestés dans le monde afro-caribéen tels que les romans se déroulant aux Antilles les dépeignent, et *réciroquement*, je dirais même *réversiblement* dans la culture des Hassidim, dans les romans qui ont pour cadre le pays d'origine d'André Schwarz-Bart, se font écho.

La Pologne ancestrale, puis précisément le pays désigné par le vocable de *yiddishkeit*, décrit dans *L'Amour du Yiddish* (1984) par Régine Robin-Maire présente en effet un nombre d'iconographies relatives à des rites et des fonctions communautaires qui correspondent. Pour donner un premier exemple, je saisis une oeuvre picturale, de surcroît de son neveu, Philippe Ancel,<sup>4</sup> pour bien expliquer mon propos.

---

<sup>4</sup> Je remercie Philippe Ancel pour ses renseignements et la permission d'illustrer cet article avec plusieurs de ses toiles (lettre signée et datée du 23 avril 2020). Ancel (2008, p. 121. Préface d'André Schwarz-Bart).

Dans *Les Visages de mon peuple*, le peintre nancéien Philippe Ancel (2008), représente un rabbin qui prie pendant qu'il tient de la main droite une poule sur son chapeau : à Yom Kippour (fête du Grand Pardon), il sacrifie une poule après l'avoir tournée trois fois au-dessus de sa tête. Lors d'une cérémonie vaudoue à laquelle j'ai assisté à Port-au-Prince en marge d'un colloque (en 2004, présence d'Edwidge Danticat et de nombreux chercheurs et collègues), l'initiée mettait un coq au-dessus de sa tête avant que celui-ci ne soit sacrifié. Exactement le même rituel a été observé. Autrement dit, et comme l'ont bien vu des anthropologues, des rites analogues se reflètent dans d'autres cultes encore : ainsi, le culte chamanique et le culte judaïque connaissent tous deux l'ivresse rituelle (OBADIA, 2017).

## 2 *Tsaddik / quimboiseuse*

Dans la communauté juive, le sage est appelé le « *tsaddik* » (orthographe variable) trouve son double dans l'univers de la plantation dans la figure du quimboiseur. Les auteurs inventent des personnages en contact constant avec l'au-delà (GYSSSELS, 1996). Indissociable des cultures diasporiques, la signification des rêves prémonitoires revient à la même figure autoritaire du sage. Télumée assurément est la meilleure illustration d'une sage qui doit son surnom à sa fonction spirituelle, celle qui conforte les déshérités de Fond-Zombi, qui leur sert de guide théologique : elle s'occupe des animaux et des enfants et adultes malades ; elle adopte Sonore, orpheline rejetée, ainsi que le « sot » du village, l'Ange Médard qui faillit même la tuer mais qu'elle pardonne pour son acte insensé. Miraculée, elle se verra octroyé un « titre » glorifique : Télumée Miracle. Qu'elle soit d'autre part la *dernière* Lougandor donne à penser qu'elle soit en cela « la cousine germaine » du « dernier Lévy ».

L'élection du *tsaddik*, dans le monde hassidique, ou de la *quimboiseuse*, dans son revers caribéen, est l'objet d'une initiation et d'un rituel au cours duquel un nouveau nom lui est attribué. Certes, dans le vaudou, l'initiée qui deviendra la « Mambo », la prêtresse est crue comme celle qui entretient des liens avec les divinités (loas). Elle est celle qui « regarde les affaires » (« gradé-zafè ») des fidèles. Elle a le pouvoir de divination (MÉTRAUX, 1958, p. 64 et sv.). Les lecteurs de *Pluie et vent* se souviendront que Télumée en reçoit un qui honore sa résistance : « Miracle ». Ainsi, entre l'univers juif, où « Juste » est un couronnement titulaire et l'univers noir, il y a à nouveau une specularité.

Selon Jean Duvignaud (1977), préfaçant *Art et société* de Roger Bastide, ces baptêmes s'observent tant dans les sociétés dites primitives que civilisées et s'accompagnent d'importants rites de passage, dont le surnom. Ainsi, Paul-Henri Stahl (1978) relève dans la Bucovine (région roumaine d'où sont originaires Aaron Appelfeld [1932-2018] et Paul Celan [1920-1970]), l'enfant juif reçoit un surnom d'animal pour éloigner le mauvais sort : Ours, Loup, etc. Là encore, une spécularité que j'appelle réversibilité dans l'attribution d'un double nom pour protéger l'individu se manifeste dans le milieu juif et noir, respectivement. En effet, il en va de même à Fond Zombi, double décor de *Pluie et vent sur Télumée Miracle* (SCHWARZ-BART, S., 1972) et de *Ti Jean L'Horizon* (SCHWARZ-BART, S., 1979). Le surnom équivaut une consécration de l'individu par la communauté : « Miracle », est le surnom donné à Télumée après qu'elle a triomphé de monsieur et madame Desaragne d'abord, de l'Ange Médard, ensuite. Lorsque la béké lui demande son nom, Télumée lui répond en rappelant celle qui l'a élevée : Reine sans nom, aussi un surnom. Télumée s'appelle successivement Man Tétéle, Libellule, Résolu (SCHWARZ-BART, S., 1972, p. 142). Pour l'historien Nathaniel Wachtel (2013), cette pratique du surnom s'est perpétuée comme « souvenir de la foi » au Brésil où des juifs se sont installés depuis le XVI<sup>e</sup> siècle :

[...] tandis que s'estompent les pratiques rituelles et le contenu proprement religieux du judaïsme, la conscience identitaire s'accompagne chez Fernando de Medina, d'une prégnance encore plus forte de l'idée de « nation », qui du coup se sécularise, s'enracine dans une mémoire collective, et n'implique plus que des obligations morales : fidélité aux ancêtres, solidarité avec les membres de la diaspora marrane, et vénération du « nom naturel qui nous a été donné à notre naissance », c'est-à-dire du nom juif conféré par une histoire conçue comme nature. Dès lors que s'efface la croyance en dieu, la foi religieuse se transforme en foi du souvenir (WACHTEL, 2013, p. 143-144).

Dotée d'un nouveau nom, d'un nom codé qui fait d'elle une « élue », posture que la narratrice toutefois refuse, Télumée désormais Man Tétéle (vocalbe sacré comme « Mambo » dans le vaudou) sera consultée par les plus pauvres et les plus loqueteux de Fond Zombi.

### 3 Consultations magiques, rituels expiatoires, le « bain démarré »

Dans *Pluie et vent sur Télumée Miracle* (SCHWARZ-BART, S., 1972), la sorcellerie est au cœur de la crise identitaire de la protagoniste. Dès l'âge de puberté, Télumée appréhende l'avenir à l'écoute de contes terrifiants et elle éprouve le besoin de figures exemplaires, parentales. Elle observe qu'au sein de la communauté de Fond-Zombi, certains individus sont censés alléger les souffrances tant physiques que psychiques de leurs congénères. Adulte, abandonnée par Elie, ayant résisté à la tentative de viol de Monsieur Desaragne, Télumée sera initiée aux savoirs occultes de Man Cia. C'est d'abord par l'écoute de contes que l'apprentissage s'entame et que Télumée perce le mystère de son origine : la traite négrière, l'esclavage. De surcroît, elle accompagne Reine sans nom chez la « *quimboiseuse* » Man Cia qui pratique des bains aux feuillages et aux herbes censés guérir, le « bain démarré ». Man Cia sait interpréter les rêves et sous son charme (au sens strict), Télumée sera élue guérisseuse, et transmettra son don à Télumée : pour « hâler [*la vie*] des hauts fonds » et « remonter [*la vie*] sur terre » (SCHWARZ-BART, S., 1972, p. 217), il faut d'abord la transparence et la mutuelle confiance. Télumée et Amboise (son deuxième mari) finissent par se confier ce qu'ils se sont souvent caché à eux-mêmes : l'écartèlement identitaire, leur souffrance intolérable et leur déchirement constant. Bien qu'elle prétende ne pas avoir la voyance ou la puissance de guérir, Télumée se voit élue comme « guérisseuse », à l'instar de Mardochée Lévy *Le Dernier des justes*, qui combina « la vie conjugale du malade, son travail, ses enfants, sa vache, sa poule » (SCHWARZ-BART, A., 1959, p. 30). La dernière Lougandor (Nom de la généalogie dont fait partie Télumée Miracle) guérira des blessures et elle pansera des plaies visibles et invisibles :

Mes yeux étaient deux miroirs dépolis et qui ne reflétaient plus rien. Mais lorsqu'on m'amena des vaches écumantes, le garrot gonflé de croûtes noires, je fis les gestes que m'avait enseignés man Cia et l'une d'abord, puis l'autre, les bêtes reprirent goût à la vie. Le bruit courut que je savais faire et défaire, que je détenais les secrets et *sur un énorme gaspillage de salive*, on me hissa *malgré moi* au rang de dormeuse, de sorcière de première (SCHWARZ-BART, S., 1972, p. 226). (C'est moi qui souligne)

Dans l'univers piétiste du hassidisme, le *tsaddik* (ou *juste*) est un thaumaturge, guérisseur et voyant. Pour Jean Baumgarten, le

*tsaddik* allège les souffrances et peut être un simple mendiant ou un infirme (BAUMGARTEN, 2001). Ainsi, dans une des nombreuses scènes bibliques du *Dernier des Justes*, l'oreille arrachée par des brutes polonaises et son visage *couturé* de cicatrices (SCHWARZ-BART, A., 1959) deviennent des marques d'un des 36 *lamed-vav* ou Justes du roman d'André Schwarz-Bart. Celui qui est hissé au rang d'interprète et de guérisseur est souvent un sage infirme : « Le Juste se tenait dans sa brouette, tel un cierge vivant planté dans un angle obscur de la synagogue, non loin de l'oratoire, quand il advint que le rabbin du village se trompa dans l'interprétation d'un texte sacré » (SCHWARZ-BART, A., 1959, p. 26).

Dans les deux mondes, des individus physiquement et psychiquement atteints dans leur intégralité excellent à alléger les souffrances de leurs pairs. Dans *L'Étoile du matin* (2009), c'est un simple mendiant qui est démasqué comme le prophète Élie : « autour du mendiant qui sortit, se perdit dans la nuit, et tous comprirent qu'il s'agissait du prophète Élie » SCHWARZ-BART, A., 2009, p. 40). Soulignons au passage que ce prénom est aussi choisi pour le petit ami de Télumée, prédisant leur funeste avenir.

D'autres analogies frappantes sont à observer, ce qui ne devrait pas nous étonner vu le travail collaboratif entre les époux Schwarz-Bart : les rituels funéraires (veillée et deuil), tabous et divination (vaudou et transe dans le hassidisme) illustrent ainsi la réversibilité et reconceptualisent le concept d'« *authority* » et d'hétérotexte (STONE ; THOMPSON, 2006). Enfin, il reste le phénomène de la transe étudiée par Alfred Métraux (1958), Michel Leiris (1934) – en Abyssinie chez les zars –, laquelle a son équivalent chez les Hassidim, breuvage et musique aidant à cette exaltation de l'âme et du corps (BAUMGARTEN, 2018).

Dans *Pluie et vent sur Télumée Miracle* (SCHWARZ-BART, S., 1972), la mort de Reine sans nom provoque la tristesse de tout le village de Fond Zombi : le voisinage tient une veillée qui, étrangement, dure neuf jours. C'est exactement la durée respectée dans l'univers hassidique. Dans le roman antillais, l'on mesure à de pareilles incursions qu'il s'agit bien d'une co-écriture, que l'influence réciproque plaide pour cette réversibilité, jusque dans des scènes identiques qui se répètent dans l'un et l'autre cycle (GYSSSELS, 2014, p. 317-ss). Par exemple, la scène où des « soldats blancs venus en camions chasser les villageois de leur terre » dénonce « pas seulement (...) l'ancien esclavage », dans *Ti*

*Jean L'Horizon* (1979), mais « ses renaissances sous toutes des formes diverses » (GAMARA, 1980, p. 209). Car ce même regard d'ethnographe projeté sur les Diola (Bayangumay rêve l'invasion du village par des spectres blancs ; la raffe des négriers) est la perspective de Haïm qui, redoutant l'arrivée des « barbares », pressent à la vue d'un jeu sadique de garçons polonais la fin imminente de son peuple, dans *L'Étoile du matin* (SCHWARZ-BART, A., 2009). Lorsqu'il observe le plongeon mortel d'un oiseau à qui des garçons polonais viennent crever les yeux :

Puis [*l'oiseau*] s'était immobilisé, incertain, et il avait tracé des cercles en tous sens, entrecoupés d'envolées rectilignes qui le projetaient tantôt vers le haut, tantôt vers le bas, ne sachant plus s'il montait ou descendait, [...] avant de plonger dans une mare [...] comme un caillou.

Une angoisse inexprimable avait étreint l'enfant Haïm qui avait remis la flûte dans sa poche. Ce n'était pas seulement la vue de l'oiseau perdu en plein ciel.

Pour la première fois de sa vie, il s'était senti entièrement perdu sur la terre, comme l'oiseau en plein ciel et l'espace d'un instant, il ne savait pourquoi, il avait imaginé la communauté entière de Podhoretz enfouée dans la nuit, sans nul point de repère (SCHWARZ-BART, A., 2009, p. 81).

Ce passage d'illumination, de prise de conscience d'un fait crucial jusque là caché, de l'Unheimliche, apparut déjà dans le roman d'apprentissage de « la dernière Lougandor » : tout d'un coup, Télumée saisit, écoutant les contes de la *quimboiseuse* Man Cia et Reine sans nom, le mystère de son origine, notamment qu'elle descend d'esclaves. L'image des poules en cage la morfond de honte : elle s'abrite dans le sous-bois et voudrait disparaître du monde :

Pour la première fois de ma vie, je sentais que l'esclavage n'était pas un pays étranger, une région lointaine d'où venaient certaines personnes très anciennes, (...). Et je songeai aux rires de certains hommes, de certaines femmes, leurs petites quintes de toux résonnaient en moi, cependant qu'une musique déchirante s'élevait dans ma poitrine (SCHWARZ-BART, S., 1972, p. 62).

Aveugle, l'oiseau s'envole comme une toupie dans la « mémoire » de Haïm Lebke ; dans les romans antillais, un « oiseau de proie »<sup>5</sup> sert d'augure et annonce le piège d'un sort inévitable qui s'acharne contre le narrateur schwarz-bartien. Solitaire et abattu, le petit Haïm Lebke ressemble à s'y méprendre au « jeune homme de Galicie » dans *Le Dernier des Justes* (SCHWARZ-BART, A., 1959) qui souffre tant du syndrome du rescapé qu'il commet probablement – on ne le saura jamais –, le suicide. Ainsi qu'Ernie dans la famille Lévy, Haïm, dans la famille Lebke, est réduit à l'aphasie, tant qu'il se sait le seul survivant d'une maisonnée : il n'y a plus personne avec qui dialoguer.

Comment s'en sortir ? Dans l'univers de la Plantation, le même rôle subliminal est réservé au tambour qui aide à « considérer sa position de Nègre [*sur la terre*] d'un autre œil » (SCHWARZ-BART, A., 1972, p. 215). La fin du récit d'enfance montre les protagonistes en proie à de funestes rêves prémonitoires. Ils s'échappent aussi par le devenir-autre – deuxième modalité, le dédoublement ou la métamorphose. Dans *Le Procès* (KAFKA, 1993) et dans *La Métamorphose* (KAFKA, 1955) (intertextes kafkaiens puissants), le sujet indécis, voire inidentifié subit une profonde métempsychose. Dans le second titre, Grégoire Samsa se réveille même « cafard » : non seulement la déshumanisation se produit aux moments de lassitude et de désespoir, elle se produit tout aussi bien aux moments réversibles, élasticité des symboles. Ainsi, aux moments euphoriques, une multitude d'animaux participe à la béatitude des personnages. Dans *Le Dernier des Justes* (SCHWARZ-BART, A., 1959), tout un bestiaire accompagne des rites de passage dans la vie d'Ernie Lévy. Il suffit de penser à la scène de noce, que le narrateur situe avec audace après celle, elliptique, de la torture, au cours de laquelle il rêve de l'union physique avec Golda. En pleine hallucination, dans un état semi-comateux, endolori par les coups, Ernie voit s'échapper de leur entreinte

---

<sup>5</sup> « Une angoisse s'empare à l'idée de la fatalité qui plane au-dessus d'eux. Oiseaux de proie, sans qu'il puisse offrir la moindre résistance » (SCHWARZ-BART, S., 1972, p. 41), pendant que les juifs apeurés donnent l'image de « corbeaux dont les ailes se heurtaient aux murs de l'impasse », de « perdrix, rasant à chaque pas les pavés de l'impasse » (SCHWARZ-BART, A., 1959, p.148). L'incident insolite sert d'avertissement. Plus tard, rescapé de la fosse, il sait qu'il a glissé « à travers l'œil de l'aiguille » : le survivant veut bien croire au côté miraculeux de sa vie. La même appréhension d'être miraculés saisit Télumée et Ti Jean (à l'écoute du N'goka, le tambour des Antilles).

tour à tour des papillons, une poule, une colombe, un coq blanc crêté de rubis, un poisson, pour finalement trouver qu'il serre « dans ses bras une mince poignée d'herbes fanées ». Au lieu d'un mariage heureux, le signe funeste annonce leur mort certaine (SCHWARZ-BART, A., 1959, p. 316).

Rémanence africaine, où les masques ainsi que les arts plastiques recèlent l'homme-animal, l'esclave et l'affranchi de la littérature d'Amérique centrale vont se rêver êtres hybrides comme la chauve-souris, mammifère volant, ou quadripède redouté pour ses crocs, le « chien-fer », ou « dogue de Cuba », dressé pour la chasse des fugitifs. De surcroît, ce rêve se concrétise : la transformation est d'autant plus significative dans l'univers antillais que le descendant d'esclaves revit son passé, séquelle indélébile. En plus, c'est encore en animal que le guérisseur s'imagine secourir son groupe ou son clan menacé par le dehors. Si Man Cia par exemple est élue au rang de « sorcière de première » par la communauté, c'est que la croyance populaire l'a rivée au rang de magicienne capable de se changer en chien. Morphrasée, elle inspire crainte et dévotion ; figure chimérique, elle réapparaîtra dans *Ti Jean L'Horizon* (SCHWARZ-BART, S., 1979) comme dans *Adieu Bogota* (SCHWARZ-BART, A.; SCHWARZ-BART, S., 2017).

Le sorcier ou la sorcière remplit un rôle de premier plan et cela s'observe aussi bien dans les communautés afrodiasporiques que juives. L'interprétation des rêves (CONSTANT, 2008) est universelle depuis la nuit des temps. Le narrateur schwarz-bartien s'approprie de surcroît la posture d'un « super-stitieux », celui qui, d'après Derrida (1992), est aussi le survivant, celui qui relie le présent au passé, le visible à l'invisible.

Cette quête de constantes, d'universaux, de mécanismes communs à une condition opprimée a encore guidé la plume d'André Schwarz-Bart, lorsque, dans le deuxième roman publié dans l'après-Goncourt, en son seul nom, *La Mulâtresse Solitude* (SCHWARZ-BART, A., 1972) relate un suicide collectif présent également dans la scène d'ouverture du *Dernier des Justes* (SCHWARZ-BART, A., 1959) – autrement dit, le premier chapitre du *Dernier des Justes* est un réversible du dernier chapitre de *La Mulâtresse Solitude*. L'Épilogue relate l'après-explosion de Matouba, habitation dynamitée où 300 insurgés se donnent la mort en un acte de foi des marrons : plutôt mourir avec Louis Delgrès que de redevenir esclaves.

L'Épilogueur semble projeté dans sa propre culture lorsqu'il évoque les « spectres des ruines humiliées » de Varsovie. S'appuyant sur

une large documentation permettant de fondre le roman historique dans une forme bien plus compacte que *Le Dernier des Justes* (SCHWARZ-BART, A., 1959), le premier roman sur le marronnage guadeloupéen a brillamment montré la communauté tribale d'origine diola, sa dislocation, la difficulté de reconstituer un lien sous l'esclavage et l'autodestruction comme « solution » à une impasse et détresse totales. Scène réversible à celle qui ouvre *Le Dernier des Justes* avec l'holocauste de York. Que ce soit à Breslaw, Berlin ou Varsovie, la persécution a poussé des individus, des familles, des communautés entières à l'ethnocide.

#### **4 Le viol et le « lancinement généalogique » : « pol(l)inisation et créolisation »**

L'harcèlement sexuel auquel Télumée échappe de justesse en prononçant une menace de castration est une violence sexuelle faite aux femmes : il s'agit là d'un deuxième fil rouge entre l'univers antillais et l'univers ashkénaze. Dans les deux cas l'opprobre appelle un rituel réparateur similaire, et au pire cas, une adoption de l'enfant bâtard, fruit du viol.

Lors de la traite transatlantique, « la Pariade »<sup>6</sup> consistait dans un viol au vu et au su du capitaine négrier. Sous l'Empire ottoman ou sous le règne des Cosaques, à la merci du Tsar, de nombreuses juives ont été violées. Depuis la nuit des temps, la « créolisation » des cultures et des identités s'accompagne de ces violences extrêmes que les anthropologues ont évitées. En effet, les contacts entre les cultures et les civilisations (LEIRIS, 1955) s'accompagnent de croisements entre les groupes ethniques.

Dans *Le Dernier des Justes* (SCHWARZ-BART, A., 1959), les invasions tour à tour des Mongols, des Cosaques, des Turcs (sous l'empire ottoman), engendraient une progéniture que des hommes compatissants élevaient comme leur propre sang : thème récurrent, il s'agit donc d'un

---

<sup>6</sup> Je remercie Tina Harpin (Université de Cayenne) pour m'avoir confirmée que le terme désigne l'accouplement de perdrix et plus généralement d'oiseaux. L'étymologie reste obscure mais Odile Hamot (Université des Antilles) confirme pour sa part qu'il dérive du bas latin et qu'il est licite de penser que les négriers espagnols l'aient introduit dans l'archipel. Par ailleurs, Schwarz-Bart est le seul romancier à employer le terme. Mon étymologie se défend tout à fait dans la mesure où l'auteur même 'fabrique' ce terme et d'autres, notamment « Chimères » pour les enfants conçus lors de ces viols.

énième « réversible ». Puisque dans les oeuvres antillaises, Télumée est adoptée par Reine sans nom, et que de la même façon, elle s'occupera de Sonore, une enfant abandonnée par sa mère pour être indésirée. Dans la pièce de théâtre, Marie-Ange finira par accepter le fruit de son ventre dans *Ton beau capitaine* (SCHWARZ-BART, S., 1987). Dans ces conditions extrêmes de maternité « souillée », l'avortement est évoqué en termes voilés : « Il arrive, même au flamboyant, d'arracher les boyaux dans son ventre pour le remplir de paille... » (SCHWARZ-BART, A., 1972, p. 89). Enceintes, ces femmes déshonorées redoutaient de voir leur ventre enfler. De même, Ti Jean, élevé seul par « petite Egée », ignore qui est son géniteur et Solite, dans *L'Ancêtre en Solitude* (SCHWARZ-BART, A.; SCHWARZ-BART, B., 2015), ne saura jamais de qui elle est l'engence.

Ce lancinement généalogique taraude de même les habitants des bourgades de la Zone de peuplement juif : lors de pogroms et d'incursions, des juives subissaient l'inimaginable ; des tortionnaires ouvraient le ventre de femmes enceintes, tuant enfant et mère dans *L'Étoile du matin* (SCHWARZ-BART, A., 2009). Ces atrocités aux confins de la Mitteleuropa ont leur écho dans l'univers esclavagiste au même moment, de la Caraïbe à la Colombie, de Goyave à la Géorgie et Alabama. Dans les deux cas, l'on voit que de pareilles barbaries requièrent des rituels réparateurs. Que ce soient les juives « promises au loisir du Turc » dans le sérail (SCHWARZ-BART, A., 1959, p. 89), ou les esclaves sur l'habitation, le brassage de groupes donna lieu à des mélanges physiologiques, à une « tribu planétaire », à un « métissage universel » (SCHWARZ-BART, A., 2009, p. 217). Le syncrétisme culturel, ainsi que les physiologies « nouvelles » qui en résultent sont un argument imparable pour démanteler toute fixation identitaire comme « le juif », « le Blanc », le Noir », « l'Arabe », etc. De fait, la souillure est rachetée par des hommes apitoyés qui épousent les mères d'enfants ainsi conçus. Selon Chaïm Schuster ils sont des saints, des illuminés (SCHWARZ-BART, A., 2009, p. 101) pour avoir relevé une malheureuse qui porte un masque « d'une raideur effrayante » (SCHWARZ-BART, A., 2009, p. 102-103) : « Et puis l'on se tourna vers les femmes et les filles, dont Rachel, qui demeurèrent plusieurs semaines en attente, craignant que la souillure en elles n'ait fructifié. Toutes voulaient se suicider. Une seule y parvint » (SCHWARZ-BART, A., 2009, p. 101)

Dans *L'Étoile du matin* (2009), le second volet a beau avoir un titre euphorique : Dans « Le chant d'une vie », le narrateur confesse ne

pas vouloir avoir d'enfants tellement les répercussions du trauma de la Shoah sont nombreuses au point d'être incurables. Haïm Schuster est clairement l'alter ego de l'auteur, comme je l'ai démontré dans un article de *Représentations récentes de la Shoah* (GYSSSELS, 2013), en confirmant le fardeau du vivre-après *Weiter leben* (2012), de Ruth Klüger. De façon analogique, on comprend mieux l'inhibition à publier, à achever l'inachevable, en empruntant de surcroît la voix de l'ethnologue qui ne peut que frapper. Ainsi, la Pologne était un « royaume » qui fit de l'immigration juive une politique de peuplement : PO-LIN devenait un « Eretz Israël », havre pour les juifs qui arrivaient des quatre coins du globe. Le narrateur insiste qu'au cours du XII<sup>e</sup> siècle, une culture interpénétrée des cultures environnantes y prenait forme. Plusieurs strates d'immigration juives se sont succédé dans ce pays pour un temps tout au moins hospitalier :

Les premiers immigrants juifs arrivèrent à Podhoretz vers la fin du XII<sup>ème</sup> siècle [...] Ils s'étaient battus contre Rome et venaient de l'Est, des bords de la mer Noire [...]. Après eux, ce fut la première vague de juifs allemands qui se rendait à l'invitation du roi Boleslav V, [...]. Puis vinrent les juifs espagnols [...] les juifs des steppes, les uns à face mongole, originaires du pieux royaume khazar, et les autres qui venaient de très loin dans l'espace et le temps, d'une Babylone de légende [...] Les types humains eux aussi s'étaient mêlés, enchevêtrés mais sans tout à fait se confondre. Et l'on voyait dans une même famille des visages d'Orient et des visages d'Occident et jusqu'aux cheveux blonds et aux yeux bleus de Cosaques [...] il y avait même [...] de larges bouches plates et des cheveux crépus, souvenirs très anciens de *l'esclavage en Egypte*, berceau du peuple juif (SCHWARZ-BART, A., 2009, p. 28-30). (C'est moi qui souligne)

Les « branchements » que Jean-Loup Amselle (2001) voit comme un principe universel à travers la singularité des cultures font que l'identité spoliée de la dominée soit *pollinisée* exactement comme la *créolisation* pour les Antilles s'origine dans ce brassage de phénotypes divers, avec des progénitures surprenantes au sein d'une même famille. Du Moyen Orient à l'Europe, de l'Afrique au Brésil, les trois « races » sont solubles, nous apprend l'Histoire millénaire du monde (MACAGNO, 2009 [2015]).

Au fil de conflits (tribaux, religieux et politiques), ces métissages ont été le côté inéluctable de ces conquêtes et reconquêtes. Par conséquent, il s'agit bien de *Logiques métisses* en Afrique précoloniale et postcoloniale, comme l'a décrit Jean-Loup Amselle (1990), selon lequel se déconstruit l'idée que l'Afrique serait racialement pure. Par conséquent, l'auteur juif-polonais André Schwarz-Bart n'éprouve aucun mal à appliquer et à transmettre ce leitmotiv aux romans signés par Simone Schwarz-Bart. Réversibles, les romans schwarz-bartiens invitent à une belle reconsidération des migrations à travers les aires et les ères.

## 5 Le suicide, péché et transgression narrative

Approfondissons, enfin, ce drame « réversible » qui dérive de ce qui précède. De l'humiliation extrême, de la spoliation de son corps et de son être, résultent des pulsions morbides. Que ce soit la jeune africaine qui lors du *Middle Passage* cherche à engloutir sa langue pour suffoquer dans le bateau, ou l'effort de tuer l'enfant dans son ventre, la pulsion suicidaire est l'expression d'un refus de vivre une existence insupportable. *Le Dernier des Justes* cadre plusieurs scènes de désespoir : or, le suicide reste un tabou et ce dans l'un et l'autre univers.

Selon Frantz Fanon, un noir ne se suicide pas (FANON, 1952), s'appuyant sur l'œuvre-phare d'Émile Durkheim (1897). Ces propos s'appliquent au chapitre incisif de la mort volontaire d'Ernie Lévy dans *Le Dernier des Justes* (SCHWARZ-BART, A., 1959), après quoi le narrateur fait tristement le bilan d'un nombre alarmant de suicides sous le national-socialisme :

Dès l'année 1943, c'est *par dizaines et dizaines* que les petits écoliers juifs d'Allemagne *se portèrent candidats au suicide* ; et par dizaines qu'ils y furent admis. [...] Il est *admirable* que dans les temps où ils enseignaient le meurtre aux écoliers aryens, *les instituteurs enseignaient aux enfants juifs le suicide* [...] (SCHWARZ-BART, A., 1959, p. 257). (C'est moi qui souligne)

« Concours » auquel furent admis grand nombre de candidats, le suicide détient une place non négligeable dans les ébauches de romans schwarz-bartiens : un récit non achevé, intitulé *En mémoire du XX<sup>e</sup> siècle*, de Ruth Klüger (1997), aborderait la mise à mort des personnages « cycliques ».

Rossé par les *Pimpfe*, déculotté devant sa petite amie, incompris par Mutter Judith et les siens, Ernie Lévy tentera sa propre « solution finale » à défaut de pouvoir être aimé d'une Aryenne pur sang, Ilse Bruckner. Par désespoir d'amour, autant que par harcèlement des Hitlerjugend, par humiliation de son maître d'école au nom combien symbolique de Geek (« gek », idiot), Ernie accomplit le geste funeste. Ce que le jeune garçon envisage, des groupes entiers l'ont pratiqué : c'est précisément l'incipit de *Le dernier des Justes* (SCHWARZ-BART, A., 1959) où est évoqué l'holocauste perpétré à York, en 1185, par la volonté du rabbin qui préfère « rendre l'âme » plutôt que de convertir à la religion anglicane.

Le suicide parmi les populations juives reste un sujet tabou : dans leurs travaux respectifs, l'un comme l'autre ont restreint leurs recherches à la population catholique et protestante : Émile Durkheim (1897) et Maurice Halbwachs (2002) ont bien documenté le phénomène des suicides collectifs parmi les populations dites « civilisées », ainsi que « primitives », mais pas un mot sur leur propre milieu. Il est intéressant de constater comment l'auteur a su transgresser cette mise en scène de la tentative ratée, car il narre dans le détail l'opération au cours de laquelle Ernie se coupe les veines, et puis, saute hors de la lucarne. La tentative fait l'objet d'un long chapitre et connaît une issue « miraculée ». En effet, la tentative ratée s'interprète par Mardochée comme signe de bonté divine. Rescapé, l'angelot, blessé et saignant est ramassé par le patriarche qui remercie le bon Dieu :

Mais pense tout de même, intervint Mardochée, pense quel miracle : car *si* je n'avais pas été retenu par la fièvre, je n'aurais pas entendu le bruit de sa chute ; et *si* Dieu ne lui avait inspiré l'idée de se jeter par la fenêtre, il aurait perdu tout son sang. De même, *si* l'hôpital de Stillenstadt l'avait accepté quoique juif, il n'aurait pu y être soigné moitié aussi bien qu'à Mayence. Et enfin, *si*... (SCHWARZ-BART, A., 1959, p. 241)

L'accumulation des conditionnelles suggère bien à quel point le juif continue à penser son destin malheureux comme volonté divine. Devant l'inefficacité de la prière, le narrateur abdique. Double de l'auteur, alter ego fictif, la narratrice (Télumée dans le roman éponyme, Mariotte dans *Un plat de porc aux bananes vertes* (SCHWARZ-BART, A.; SCHWARZ-BART, S., 1967) analyse sa dépression et diagnostique son malaise.

Ainsi, Mariotte ressemble au narrateur perequien dans *Un homme qui dort* (PEREC, 1967), annote cliniquement son endormissement graduel :

Maintenant tu n'as plus de refuges. Tu as peur, tu attends que tout s'arrête, la pluie, les heures, le flot des voitures, la vie, les hommes, le monde, que tout s'écroule, les murailles, les tours, les planchers et les plafonds ; que les hommes et les femmes, les vieillards et les enfants, les chiens, les chevaux, les oiseaux, un à un, tombent à terre, paralysés, pestiférés, épileptiques [...] (PEREC, 1967, p. 131).

En proie à une grave déception amoureuse, à une dépression, Péric lui-même connut la tentation du gouffre (BELLOS, 2002). La même spirale autodestructrice entraîne Mariotte, lasse de la vie dans le Trou, dans une dernière fugue à travers un Paris hivernal. « Malemort », sa chute place de l'Odéon signifie la fin abrupte de ses Cahiers qui constituent son journal intime des derniers mois de sa vie dans « Le Trou » : « Et sous les étoiles invisibles nébuleuses constellations du Chien sans parler de tout le reste fit à peine une centaine de pas que tomba dans la neige et pour le coup, se dit-elle alertée, ça y est enfin cette fois » (SCHWARZ-BART, A.; SCHWARZ-BART, S., 1967, p. 219).

Les rituels expiatoires qui devraient garder éloigné le mauvais sort n'ont rien donné. Des rites secrets et des actions votives ne sont pas absents de la vie du sujet amoureux, à quelque culture qu'il appartienne. Cartomancie et jeux, devinettes et consultations font partie de la quête de bonheur (BARTHES, 1977). Qui plus est, le narrateur de *Le Dernier des Justes* (SCHWARZ-BART, A., 1959) rappelle le Schlemiel, incapable de faire un nœud coulant, Ernie se coupe les veines et il devient comme l'animal sacrifié dont le sang, lentement, s'égoutte sur le plancher. Le motif de l'auto-destruction peut être, comme l'a montré Barthes (1977), la passion.

Au suicide individuel, l'auteur ajoute le suicide collectif. Dans la littérature antillaise, la légende des Taïnos, qui ont sauté des roches plutôt que de se soumettre aux Blancs venus les coloniser, est illustrative de d'auto-ethnocide. En Guyane, où André Schwarz-Bart a séjourné, la triste pratique a pu retenir son attention (NAVET, 2002 [2005]).

À l'issue de sa terrible épreuve, ayant échappé au pire, Ernie Lévy se ravise (SCHWARZ-BART, A., 1959, p. 227). Il s'assigne la mission de soigner les siens, de s'occuper de son frère et de ses parents, et plus tard

encore, d'accompagner Golda Engelbaum dans le convoi à Auschwitz. À défaut de « partir pour la vie » (comme il l'annonce sinistrement à Mutter Judith), Ernie Lévy se vouera au bien-être de son « clan », de sa famille. Celui ou celle qui succombe à la dépression, mais arrive à la surpasser, sera métamorphosé, et cela est pris à la lettre pour Man Cia qu'il ne « faut pas juger », sermonne Reine sans nom : la *morfoisée* ou *morphrasée*, termes créoles pour l'individu transformé en bête, souvent chien ou rapace (GYSSSELS, 1996). Nous retrouvons dans la peinture de Marc Chagall (1887-1985) et de nombreux plasticiens d'origine juive son équivalent : coq, chèvre, cheval avec des symbolismes tantôt funestes (sacrifiés ou partageant le sort des hommes en fuite), tantôt favorables.

FIGURE II – La Kappara (avec permission du peintre Philippe Ancel)



Ancel (2008, p. 121)

Selon Philippe B. Ancel, dans son livre dédié à André Schwarz-Bart, « La Kappara est un reste de la croyance ancestrale qui consistait, dans les temps les plus reculés, à faire couler le sang d'un animal, le

sacrifier pour faire plaisir à Dieu. Cette tradition se pratique encore, parfois pour la fête du Grand Pardon (Kippour) » (ANCEL, 2008, p. 120). Elle évoque par ailleurs le *Luftmensch* qui correspond à l'identité aux racines flottantes (GOLDSCHMIDT, 1999) ou l'identité liquide tel que la définit Zygmunt Bauman (2000).

## Conclusion

Romans poignants, romans où les personnages traversent des épreuves innommables, la biographie fictive schwarz-bartienne construit dans l'enfer le plus noir des figures fortes qui, malgré, voire parce qu'elles ont connu les affres, seront munis d'un leadership. Les auteurs n'ont pas esquivé les tabous du suicide et de l'avortement ; de surcroît, c'est la perspective féminine qui offre comme le miroir ou le reflet inversé de la figure masculine. Par ce renversement de perspective, l'auteur masculin sut donner la priorité à la voix féminine, restée subalterne dans les littératures francophones. Précurseur de « Her/Story », il cède la parole aux « Filles de Solitude ».

FIGURE III – Hommage à André Schwarz-Bart  
(avec permission du peintre)



Ansel (2016, p. 24)

## Bibliographie

AMSELLE, J. *Logiques métisses*. Paris : Stock, 1990.

AMSELLE, J. *Branchements : anthropologie de l'universalité des cultures*. Paris : Flammarion, 2001.

ANCEL, P. B. *Les Visages de mon peuple*. Nancy : Serge Domini, 2008.

ANCEL, P. B. *Regards d'absence*. Nancy : Serge Domini, 2016.

BARTHES, R. *Le Discours amoureux*. Paris : Seuil, 1977.

BAUMAN, Z. *Liquid Society*. Traduction en français : Frédéric Joly. Paris : Premier Parallèle, 2000.

BAUMGARTEN, J. Prières, rituels et pratiques dans la société juif ashkénaze : la tradition des livres de coutumes. *Revue de l'Histoire des Religions*, Paris, v. 218, n. 3, p. 369-403, 2001. DOI : <https://doi.org/10.3406/rhr.2001.995>. Disponible sur : [https://www.persee.fr/doc/rhr\\_0035-1423\\_2001\\_num\\_218\\_3\\_995](https://www.persee.fr/doc/rhr_0035-1423_2001_num_218_3_995). Consulté le: 12 oct. 2020.

BAUMGARTEN, J. Prier dans les bois et les champs. Israël Baal Shem Tov et la nature , *Tsafon*, [S.l.], v. 76, p. 27-50, 2018. DOI: <https://doi.org/10.4000/tsafon.1190>. Disponible sur : <http://journals.openedition.org/tsafon/1190>. Consulté le: 28 avril 2020.

BELLOS, D. La pudeur de Georges Perec. *Poésie*, n. 94, p. 39-49, 2002.

CONSTANT, I. *Le Rêve dans le roman africain et antillais*. Paris : Karthala, 2008. DOI: <https://doi.org/10.3917/kart.const.2008.01>

CRENSHAW, K. Mapping the Margins: Intersectionality, Identity Politics and Violence against Women. *Stanford Law Review*, Stanford, CA, v. 43, n. 6, p. 1241-1299, 1991. DOI: <https://doi.org/10.2307/1229039>

DERRIDA, J. *Points de Suspension*. Paris : Galilée, 1992.

DUVIGNAUD, J. Préface. In: BASTIDE, R. *Art et société*. Paris : Payot, 1977.

DURKHEIM, É. *Le suicide. Étude de sociologie*. Paris: Felix Alcan, 1897. [Reedição Paris: Flammarion, 2014].

FANON, F. *Peau noire, masques blancs*. Paris : Seuil, 1952.

GAMARA, P. L'Horizon caraïbe. *Revue Europe*, Paris, n. 612, p. 207-213, 1980.

GOLDSCHMIDT, G. *La Traversée des fleuves*. Autobiographie, Paris : Seuil, 1999.

GYSSELS, K. *Filles de Solitude* : essai sur l'identité antillaise dans les autobiographies fictives de Simone et André Schwarz-Bart. L'Harmattan : Paris, 1996.

GYSSELS, K. Chevauchés des Dieux : Mambos et Hassides dans l'œuvre Schwarz-Bartienne. *Journal of Haitian Studies*, Santa Bárbara, CA, v. 18, n. 2, p. 83-97, 2012. Disponible sur : [www.jstor.org/stable/41949205](http://www.jstor.org/stable/41949205). Consulté le: 12 oct. 2020.

GYSSELS, K. André Schwarz-Bart à Auschwitz et Jérusalem. *Image & narrative*, Leuven, v. 14, n. 2, p. 16-28, 2013. Disponible sur : <http://www.imageandnarrative.be/index.php/imagenarrative/article/view/310/258>. Consulté le 12 oct. 2020.

GYSSELS, K. *Marrane et marronne* : la co-écriture réversible d'André et de Simone Schwarz-Bart. Leyde : Brill, 2014. DOI : <https://doi.org/10.1163/9789401200479>

HALBWACHS, M. Le suicide et la religion. In \_\_\_\_\_ : *Les Causes du suicide*. Paris: Presses Universitaires de France, 2002. p. 181-219. DOI : <https://doi.org/10.3917/puf.halbw.2002.01>. Disponible sur : <https://www.cairn.info/les-causes-du-suicide--9782130520900-page-181.htm>. Consulté le: 12 oct. 2020.

HIRSCH, M. *The Generation of Post-Memory* : Writing and Visual Culture after the Holocaust. New York : Columbia University Press, 2015.

KAFKA, F. *La Métamorphose*. Traduction en français : Alexandre Vialatte. Galimard: Paris, 1955. [Original : *Die Verwandlung*].

KAFKA, F. *Le Procès*. Traduction en français : Alexandre Vialatte. Gallimard (Folio) : Paris, 1993. [Original : *Der Prozess*].

KLÜGER, R. *Weiter Leben* : Eine Jugend. Göttingen : Wallstein, 1992.

KLÜGER, R. *Refus de témoigner*. Traduction en français : Française Jeanne Etoré. Paris : Vivane Hamy, 1997.

LAVELEYE, S. *La Chambre*. In : Tétrasyre, Blog. 2011. Disponible sur : <https://anthropoesie.com/blog/>. Consulté le 11 oct. 2020.

LEIRIS, M. *Contacts de Culture et de Civilisation en Martinique*. Paris : UNESCO, 1955.

MACAGNO, L. Les “trois races” sont-elles solubles dans la nation ? *Lusotopie*, [S.l.] v. 16, n. 2, p. 173-184, 2009. [publié le 1 oct. 2015]. DOI : <https://doi.org/10.1163/17683084-01602011>. Disponible sur : <http://journals.openedition.org/lusotopie/163>. Consulté le: 12 oct. 2020.

MÉTRAUX, A. *Le Vaudou haïtien*. Préface de Michel Leiris. Paris: Gallimard, 1958.

NATHAN, T. *L’Ethno-roman*. Paris : Grasset, 2012.

NAVET, É. La quête de la « Terre sans mal » chez les peuples traditionnels : l’exemple des Tupi-Guarani (Amérique du Sud). *Le Portique*, [S.l.] v. 10, p. 1-14, 2002. [Publié Le; 6 juin 2005]. Disponible sur : <http://journals.openedition.org/leportique/149>. Consulté le: 12 oct. 2020.

OBADIA, L. Une « ivresse rituelle » ? Ethnographie croisée de rites alcoolisés, entre chamanisme asiatique et judaïsme européen (Népal-France) . *Civilisations*, [S.l.] v. 66, n. 1, p. 91-104, 2017. DOI : <https://doi.org/10.4000/civilisations.4380>. Disponible sur : <https://www.cairn.info/revue-civilisations-2017-1-page-91.ht>. Consulté le : 12 oct. 2020.

PEREC, G. *Un homme qui dort*. Paris : Denoël, 1967. DOI: <https://doi.org/10.2307/40122357>

ROBIN-MAIRE, R. *L’Amour du Yiddish : écriture juive et sentiment de la langue (1830-1930)*. Paris: Ed. Du Sorbier, 1984.

STONE, M.; THOMPSON, J. *Literary Couplings : Writing Couples, Collaborators and the Construction of Authorship*. Madison : University of Wisconsin Press, 2006.

SCHWARZ-BART, A. *Le Dernier des justes*. Paris : Seuil, 1959.

SCHWARZ-BART, A. *La Mulâtresse Solitude*. Paris : Seuil, 1972.

SCHWARZ-BART, A. *L’Etoile du matin*. Paris : Seuil, 2009.

SCHWARZ-BART, S. *Pluie et vent sur Télumée Miracle*. Paris : Seuil, 1972.

SCHWARZ-BART, S. *Ti Jean l'Horizon*. Paris : Seuil, 1979.

SCHWARZ-BART, S. *Ton beau capitaine*. Pièce en un acte. Paris : Seuil, 1987.

SCHWARZ-BART, A. ; SCHWARZ-BART, S. *Un plat de porc aux bananes vertes*. Paris : Seuil, 1967.

SCHWARZ-BART, A. ; SCHWARZ-BART, S. *L'Ancêtre en solitude*. Paris : Seuil, 2015.

SCHWARZ-BART, A. ; SCHWARZ-BART, S. *Adieu Bogota*, Paris : Seuil, 2017.

STAHL, P. Soi-même et les autres : Quelques exemples balkaniques. In : LÉVI-STRAUSS, C. *Identité*. PUF: Paris, 1978.

TOUMSON, R.; TOUMSON, H. Entretien à bâtons rompus. *Textes, Études et Documents*, [S.l.] n. 2, p. 25-73, 1979.

WACHTEL, N. *Entre Moïse et Jésus* : études marranes, XVe-XXIe siècle. Paris : CNRS, 2013.

Recebido em: 23 de novembro de 2020.

Aprovado em: 30 de novembro de 2020.